

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

HANNON Théodore, *Au pays de Manneken-Pis*, Bruxelles :
H. Kistermaeckers, 1883.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles
sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont
accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles Manneken-Pis_abbyy.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Manneken-Pis_abbyy.pdf)



Théodore HANNON

—
AU PAYS

DE

Manneken-Pis

ÉTUDES MODERNISTES

AVEC

43 dessins naïfs

PAR

AMÉDÉE LYNEN



AU PAYS DE MANNEKEN-PIS

chez

Henry KISTEMAECKERS, éditeur

65, rue des Palais, 65

—
1883

AU PAYS

DE

MANNEKEN-PIS

Déposé. — Tous droits de reproduction strictement réservés

THÉODORE HANNON

.....
AU PAYS

DE

Manneken-Pis

ÉTUDES MODERNISTES

AVEC

43 dessins naïfs

par AMÉDÉE LYNEN



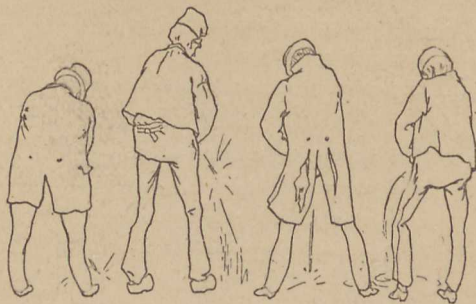
AU PAYS DE MANNEKEN-PIS

chez HENRY KISTEMAECKERS, éditeur

65, rue des Palais, 65

—
1883

DEFENSE D'URINER
LE LONG DE CE MUR.



Joyeuse Entrée

.....

IL est de ces retraits utiles
Enveloppés de certains soins,
Où l'homme va pour des besoins
Qui ne sont pas du tout futiles.

L'autorité veille dessus
Teniers ignorait les mystères
De ces temples utilitaires
Dont Manneken-Pis fait Jésus !

Les uns sont tapissés de marbre
Qu'une cascabelle éjouit :
Sous sa nappe s'épanouit
La mousse, ainsi qu'au plus bel arbre.

D'autres sont en fonte et, pesants,
Flanquent parfois le coin des rues,
Les eaux n'y font jamais leurs crues :
C'est l'oasis des paysans !

Ces braves gens du sarreau sombre
S'y dégraffent sans compliments,
Comme en ces tableautins flamands
Dont on les voit égayer l'ombre.

Par contre, je sais maint castel,
Châlets pleins de coquetterie,
Promenant l'âme en la patrie
Du farouche Guillaume Tell.

Ils servent aux bonheurs intimes
Du high-life et des délicats
Qui savent, en de certains cas,
Sacrifier quinze centimes.

D'autres encore aux carrefours
Roidissent la robe de tôle
Qui semble leur faire une étole,
Le soleil les transforme en fours !

J'en ai vu même que le chiste
De ses feuilles mauves revêt ;
Ceux-là méritent leur brevet
Car ils révèlent maint artiste :

L'œil y découvre des croquis
D'une vivante anatomie
Et des vers dont l'Académie
Jalouerait le tour exquis.

Il est des murs où peut se lire
« Défense d'uriner ici. »
Mais le pochard n'en prend souci
Pas plus que les chiens en délire.

L'agent a beau crier haro !
Ecarquiller œil et narines,
Il n'empêche point les marines
Du diurétique faro.

On en trouve attristés d'affiches
Indiscrètes de pharmaciens
Guérisseurs des bobos anciens,
En trois jours, sans frais, — tristes fiches !

J'en connais où même un index
Brossé par quelque maître insigne,
J'en sais qu'un numéro désigne,
Voire un cœur, selon le codex.

Les savants admirent leur flore
D'algues aux reflets irisés
Et de lichens vert-de-grisés
Que l'âtre moiteur fait éclore.

Bien des sels ammoniacaux
Mélés à d'irritants chlorures
Versent dans l'air les bigarrures
De leurs arômes médicaux...

Mais tous gardent pour nos visites
Une onde au murmure charmant
Qui semble en son bruissement
Nous lancer d'aimables invites !



Marchande de crabes

Au seuil des cabarets vantés
Trône la marchande de crabes.
Son stock, qui plairait aux Arabes,
Est riche en parfums éventés.

Elle écoule sans grand déboire,
La vendeuse au joyeux bonnet,
Son sel et ce que l'on connaît
En fait de réveillons à boire.

Les crevettes fleurant la mer,
Une mer d'opéra-comique,
Des crabes roux au ventre amer,
Plus amer que la noix vomique!

Des amandes aux tons ardents
(Les vrais buveurs ne mangent qu'elles,)
Et des noisettes sur lesquelles
Se cassent les suprêmes dents.

La mastelle enduite de colles,
Que paillette un sucre douteux,
Les méphytiques caracoles
Qu'on mange à l'épingle, en gâteaux.

Près des œufs durs à vierge coque
Où le gaz allume un rayon,
Les œufs mollets qu'en sa bicoque
La marchande marque au crayon.

La bouteille à sel se balance
Au milieu de ce carnaval
Et les saucisses de cheval
En longs faisceaux pendent à l'anse.

La vendeuse est un bon garçon
Ayant toujours le mot pour rire,
Mais avec elle rien à frirer :
Sa vertu ne perd point l'arçon.

Elle restera des dernières,
Sans reproche comme sans peur,
Et réveillera la torpeur
Des buveurs faisant des manières.

Elle assoiffera leur gosier
Par les pestilences propices
Qui s'évadent de son osier
Où s'entrechoquent les épices.

Dans vos songes passe sa voix,
O titubantes clientèles,
Et ce cri nasillé cent fois
Par la vendeuse de mastelles :

« *Goy' vesch he't aar'n belief t'r iemand!* »



A l'aube

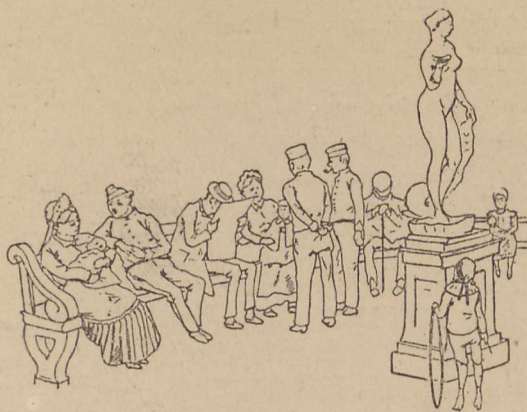
Où, ce bal s'éteignant, — les nerfs endoloris,
Vanné je m'enfuis... L'aube errait en robe blanche
Par la ville poussant en l'air ses premiers cris;
Et l'urne des clartés matinières s'épanche.

C'était l'heure où vaguant au hasard des ruisseaux
Le hâve et pauvre enfant dispute au chien vorace

D'héroïques reliefs parmi d'obscurs monceaux
Qu'il va fouillant du fer comme un corbeau de race.

Des yeux je suivais deux de ces déshérités :
Lui, tout jeune ; elle, pâle et fleur des pauvretés,
A doigts grêles et longs faisant leur dur glanage.

Dans les cendres gisait un camélia. L'enfant
Prit sa maigre compagne-au menton, triomphant,
Et d'un geste galant lui fleurit le corsage.



Au Parc

.....

IL est un coin ombreux du Parc
Où mon désœuvrement s'abonne,
L'amour y vient bander son arc
Pour le pioupiou, pour la bobonne.

C'est le taillis hospitalier
Où la Vénus à la coquille
Cambre son buste que maquille
Un cryptogame familier.

Il farde la joue ondoyante,
Fleurit à même les tétins
Et son écume verdoyante
Savonne les flancs serpentins.

Au pied du marbre tutélaire
Qui lui tourne son dos discret,
Court un banc semi-circulaire,
Le confident de maint secret!

C'est là que viennent les troubades,
Amis des corsages bouffants,
Sonner pour les bonnes-d'enfants
De sentimentales aubades.

Ils s'attardent près des nounous,
S'intéressent à leurs mioches,
Ont pour eux parfois des brioches
Et les bercent sur leurs genoux.

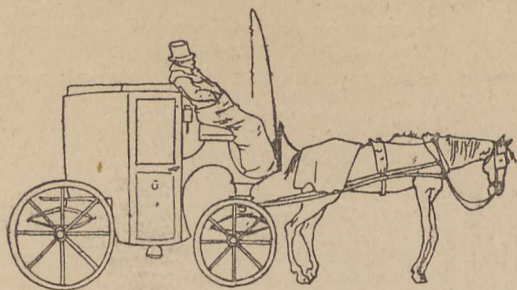
L'oisif troupier suit le manège
Des bonnes se dépoitraillant
Et des nourrissons tiraillant
Le biberon de grasse neige.

Il contemple sans dire mot.
Son œil qui louche boit et mange ;
Un désir glouton le démange :
Être à la place du marmot!

Dans l'air un parfum se dégage,
De caserne et de lait suri,
Encens de ce groupe attendri :
Tourlourous et vaches à gage.

Indifférente, la Vénus
Là-haut roidit sa gorge en globe
Et son ventre rond que bilobe
Un incomparable sinus.

Sans voir le moutard qui grognonne
Elle arque ses doigts en fuseaux,
Haussant la coquille mignonne
Où viennent boire les oiseaux.



Cochers

.....

DANS son carrick à cinq volants,
Sur le siège en butte aux averses,
Le cocher aux mines perverses
Entr'ouvre ses yeux somnolents.

Durant tout le jour il dormasse :
Dieu sait ses rêves de grandeurs !
Il palpe des trésors en masse,
Il soumet les peuples frondeurs !...

Le bourgeois timoré s'éloigne...
Son fouet forme un sceptre en sa poigne,

Le chapeau de cuir, sur son front,
Une couronne sans affront.

Mais vers le soir il se réveille !
Le fouet bravement fait clic, clac !
Son chapeau penche, il émerveille
Les amoureux qui vont au lac.

Sa vigilante hospitalière
Leur offre des capitonnés...
Au pas ! — Cocher, remets ton nez
Dans ta marotte familière.

.....



Chevaux de bois

.....

JE dénichai ses yeux fripons
Certain soir bruyant de kermesse,
Beaux yeux dont la chaude promesse
M'enchaînèrent à ses jupons.

Sous ses cheveux, noire frisure,
Elle était très blanche de peau.

Les brides pourpres du chapeau
Lui faisaient comme une blessure.

A la clarté des lumignons
Elle errait seule par la foule ;
Dans la poussière qu'elle foule
Restaient moulés ses pieds mignons.

Autour d'elle hurlait la foire.
Les bateleurs, sous le ciel clair,
Lançaient effrontément en l'air
Plus d'un mensonge bien notoire !

Mais elle allait droit aux tréteaux,
S'émerveillant des funambules
En veine de gais préambules,
Ou jonglant avec des couteaux.

Elle devint un peu maboule
En voyant l'hercule forain
Qui faisait tressauter l'airain
De son rouge biceps en boule.

La pâle enfant aux frêles bras
Plus loin resta bouche béante
Devant une femme géante,
Stupéfaite de tant de gras !

Elle passait sans allégresses
Et le nez plein d'effarements,

Au long des établissements
Où grésille le cœur des graisses.

Auprès des tirs assourdissants
Elle avait des peurs sans pareilles
Et fuyait, bouchant ses oreilles
De ses petits doigts frémissants ;

Elle fuyait sans une œillade
Pour les sucres ou les nougats...
C'étaient pourtant de fort beaux gas
Qui servaient ce dessert malade.

Les tourniquets l'intéressaient
Avec leurs faïences rougies
Aux feux des pleurardes bougies.
Or, ses mains blanches se pressaient

Vers la mécanique, en extase...
O ma mignonne, tu t'en fus
Le rouge au front et l'air confus
Devant l'œil peint au fond d'un vase...

Le patron mugit : « *Godferdam !* »
Mais elle s'envolait, moqueuse,
Sans souci de cette muqueuse
Éraillée au rude schiedam.

Je rejoignis mon égarée
Près des clinquants chevaux de bois,

Où s'éparpillaient les abois
D'une crapule bigarrée.

Mes regards devinrent osés.
Ils dévoraient la nuque d'ambre
Tandis que sa taille se cambre
Vers les chevaux ankylosés :

« Voulez-vous pas, Mademoiselle ? »
Et sur un coursier de sapin
A la crinière de lapin,
Fort galamment la mis en selle.

Nous tournoyâmes dans le vent
D'un galop où tout se dérobe.
Un bas blanc luisait sous la robe
Que la brise allait soulevant.

Chaque objet se confond, se noie
A nos regards incertains, puis
La foule prend l'aspect d'un puits
Dans lequel le steeple tournoie.

Un orchestre ivre déployait
Des sonorités triomphales,
Les cuivres soufflaient par rafales,
La grosse-caisse foudroyait.

Nous tournions comme des poupées,
Et dans ce tourbillon joyeux

Je ne voyais plus que ses yeux
Qui me perçaient de leurs épées.

Combien de temps sut nous lier
Cette étourdissante voltige
Dont garde encore le vertige
Mon cœur qui ne peut oublier ?

Combien d'heures ? de jours ? Qu'importe !
Prit-elle fin ? Je ne le sais...
Car depuis ces tours insensés
Un idéal galop m'emporte.

Je vais chevauchant sans repos
De fantastiques haridelles,
Par des pays d'amours fidèles,
De paillons, de fards, d'oripeaux,

Par d'ébriétantes contrées
De lumières et de couleurs,
De musique aux rythmes hurleurs
Et de senteurs exaspérées !



Place Royale

Il dégelait. Or, chacun sait
Qu'en hiver la Place Royale
Est une mare très... royale
Où sombrerait plus d'un basset !

Malgré la boue et l'eau que versent
Les cieux noirs, il faut cependant
Qu'à leurs magasins se rendant,
Ces demoiselles la traversent.

Ah ! l'exquise exhibition
De pantalons blancs et de cottes,
De mollets et de bas à côtes,
Prenant jour sans ambition !

Elles barbottent dans la mare
En s'y crottant, Buls sait combien !
— Et les petits jeunes-gens bien
Leur offrent le bras — comme amarre.



Bodega

FUYANT les caves de Munich
Et leur vacarme où l'on s'enfume,
Infidèle au rouge lambic
Que le houblon amer parfume.

Laissant le genièvre brutal
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
Le Bruxellois, dans du cristal,
Boit les vins dorés de l'Espagne,

Il s'accoude sur des tonneaux
Cerclés de ceintures en tôle,
Et, sans lire ses chers journaux,
Regarde couler le Pactole

Au flot étincelant et blond
Dans son verre à fine veinule
Qui s'évase comme un tromblon
Ou se rengorge en campanule.

Regard noyé, flair en arrêt,
Il hume la boisson vermeille
Et rit en soi du cabaret
Où le farocrate sommeille !

Lâchant, en face du porto,
Sa compagne, la pipe brune,
Il roule un fin papelito
Puis gaillardement *en grille une.*

Et mordillant le clair tabac,
Un poing sur la hanche, il demande
« B P » avec un caramba !
Fort drôle en sa gorge flamande.

D'un relief de piquant Chester
Il se fait la bouche, et déguste,
Sérieux comme un magister,
Le vin roux versé par Auguste.

Dispensateur des biberons,
Qui tend avec un rictus grave
Le panier dont les éperons
A boire font le gosier brave !

Il déguste Oporto, Sherry,
Marsala, Madère, Alicante
Et le Tarragone chéri
Pour son haleine capricante.

Les vins secs et les vins sucrés,
Les vins couleur de paille ou d'ambre,
Il les boit tous, les crus dorés !...
Lors, sa jambe lourde se cambre.

Son œil s'allume, — et son esprit
Bat la soleilleuse campagne
Où radieusement fleurit
Le rêve des châteaux d'Espagne !



Ramoneurs

VOYEZ, au travers de sa suie
Que les jours de fête il essuie,
Comme il rit, parole d'honneur,
Il est heureux, le ramoneur !

Sa teinture irrémédiable
Le fait comme on prétend le diable ;

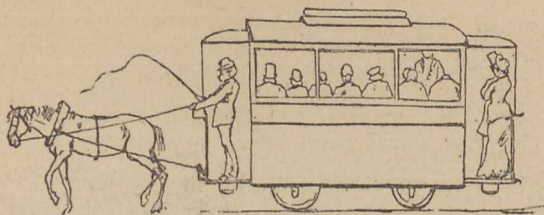
Mais sur sa face de charbon
Son sourire blanc est si bon !

Le soir regagnant son impasse,
Dans la foule, sans gêne, il passe.
Effroi des jupons élégants
Et des gommeux en pâles gants.

Près de l'hirondelle il habite
La cheminée, en cénobite :
Son chant monotone et perçant
Sur la ville en branle descend.

Sa journée, entre ciel et terre
S'écoule au tuyau délétaire,
Ayant l'azur pour parasol...
— Mais quand il revient sur le sol

Son cœur s'éprend quoiqu'il en coûte...
Ah ! dites-moi donc qui l'écoute
Et sur quels seins va se poser
La fleur noire de son baiser ?



En tramway

COMPLET! cria quelqu'un par les glaces voilées.
Nous restâmes *dehors* sans souci des passants.
C'était au crépuscule, en files étoilées
Couraient les becs de gaz au long des rails luisants.

Un tram parfois croisait, lourd, en lanterne glauque
Et ronde, nous dardant comme l'œil vert des chats.
Je t'enlaçai. Vers moi, douce, tu te penchas.
L'homme aux billets nous dit : « Jusqu'ou ? » d'un gosier
[rauque.

Je te gardais blottie et tiède sur mon cœur.
Nous causions tendrement, les voix souvent éteintes
Quand le rail et le frein criard hurlaient en chœur.

Sur ta nuque où le gaz plaquait ses fauves teintes,
Ma lèvre s'oublia frissonnante... Muet,
Le conducteur — sans voir — faisait claquer son fouet.



Vendeuse d'oranges

.....

Sous nos cieux mornes et frileux
Et sans cesse d'humeur boudeuse,
J'aime à voir passer la vendeuse
De pommes d'or des pays bleus.

J'aime la marchande d'oranges
Poussant sa charrette où bruit,
Riche en rayonnements étranges,
Le fruit d'ambre, le joyeux fruit.

Son fauve éventaire balance
Ses rutillements dans nos gris
Où, parmi les relents aigris,
Monte son parfum de Valence.

C'est un coin de l'azur rêvé
Qui se promène par nos rues,
C'est un peu de soleil trouvé
Au sein de nos brumes bourruës.

Ce sont les chansons du Midi,
Ses sourires, son printemps rose,
Venant égayer notre prose
Et tiédir le cœur engourdi.

Ce sont les fleurs des mariées
Et leur symbole embarrassant
Que les vertus avariées
Insultent de l'œil, en passant...

La marchande braille à la ronde.
Son visage dur et grognon
Ne fait pas songer à Mignon,
Mais sa gorge est petite et ronde :

Elle a des luisants de métal
Et je laisserais, ô mégère,
Les oranges de ton étal
Pour celles de ton étagère !



Commissionnaires

.....

Les commissionnaires tout blancs
Attendent aux portes des gares
Les colis, que leurs poings troublants
Se disputent dans des bagarres.

Comme un vol de moineaux rageurs
S'abattant sur une cerise,
Ils tombent sur les voyageurs
Et décampent avec leur prise.

Il faut bien suivre, et l'on maudit
Le porteur qui n'en veut démordre
Et vante en courant, le bandit !
Quelque hôtel de quatrième ordre.

Cependant ils sont bons enfants,
Et pour porter le billet tendre
Marcheront à pas triomphants
Puis, sans geindre, sauront attendre.

Ils ont, sous leurs airs abattus,
La vigilance des cerbères,
Le stoïcisme des vertus
Qui posent sous les réverbères.

Ce qui rend notre homme faraud
Et lui donne jambes de lièvre,
Ce n'est point le pesant faro
Mais certes le subtil genièvre.

Aussi la plaque aux coins fourbis
Sur sa blouse en vain carillonne,
Elle est pâle auprès des rubis
Dont sa trogne s'envermillonne !



Bas de soie

à J. K. HUYSMANS.

.....

IL est des vitrines joyeuses
Comme les magots de là-bas,
Ce sont celles où les hauts bas
Sonnent leurs fanfares soyeuses.

Voyez-les aux lueurs des gaz
Développer leurs enfilades,
Provoquant comme des ceillades,
Fous comme un chapeau Rabagas.

Les crépons arborent ces gammes
Qui dans les bas vont crescendo;
Les écrans vernis d'Yeddo
S'allument de ces amalgames.

Arrière les cotons écrus
Ravis aux dents de la machine !..
Les éventails que peint la Chine
Ont ces feux cruellement crus.

Il en est de teinte bizarre,
D'autres apparaissent d'un ton
Lamentable comme Lazare
Le Pâtre, un mélo de carton !

Il en est de nuance mauve,
Fleur de pêcher, cœur de souci,
Azur zèbré de cramoisi,
Véronèse jaspé de fauve.

D'autres sont blancs à pois barbeau,
Violetts annelés d'orange,
A côtes cerisé que frange
Un reflet d'aile de corbeau.

D'autres encore, à l'émeraude,
A la turquoise, aux grenats clairs,
Empruntent leurs riches éclairs,
Il en est d'unis que l'on brode.

J'en sais d'un tissu mat et cher
Sculptant le contour et la ligne,
D'autres, de trame plus maligne,
Laissent transparaitre la chair.

A l'assaut des cuisses pronées
Ils monteront insolemment
Prenant, en leur enroulement,
Roturières et blasonnées !

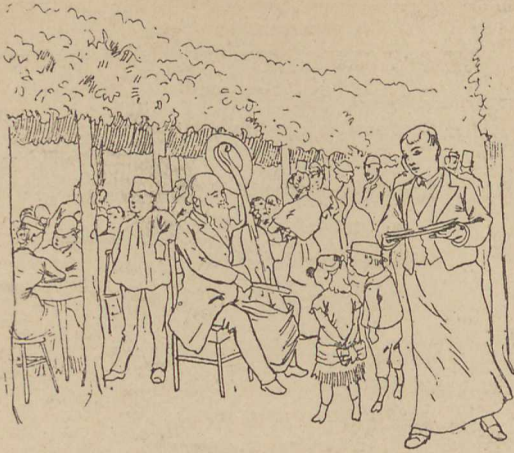
La jeune fille choisira
Les couleurs chastes : bleu, blanc, rose ;
La matrone d'humeur morose,
Le noir, que le temps roussira.

Seule, la fille aux lèvres blêmes
Enfile les terribles bas
Qui font ses jambes de combats
Plus mortelles que ses bras mêmes :

Et ces interminables gants
De pieds — pour ces filles de soie
Se transforment en bas de joie
Aux empires extravagants.

Car ces étuis, rêve des gouges,
A l'égal des fards enchanteurs,
Des eaux, des pâtes, des senteurs,
Des poivres longs, des piments rouges,

Rayonnent parmi les engins
Des galants arsenaux du vice
Où s'arme l'amour peu novice
Des paradoxales catins.



Au Petit-Paris

Les blancs-becs au *Petit-Paris*
Mènent, le soir, leurs amoureuses.
Au bras de ces vagues maris
Elles se pendent, langoureuses.

Ils recherchent les pans de nuit
Où pas un bec de gaz ne dresse

L'ardente tulipe qui nuit
A leur ombrageuse tendresse.

Dans les fumets de bœuf-braisé
Et de pomme-de-terre frite,
On entend l'aile du baiser
Battre au long du mur qui s'effrite.

Pimentant le miel des aveux,
Au sein de l'ombre les grogs fument :
Les confidences s'y parfument,
Les doigts deviennent plus nerveux.

Sans souci des mines fûtées
Du garçon en clair tablier,
Bien des caresses sont flûtées...
Les amants peuvent s'oublier.

Parfois un morceau de musique
Venu du Waux-Hall sur le vent,
Souligne le serment classique
Auquel on manque si souvent !

Et jusqu'au jour, Voglet, l'aveugle,
Nu-crâne pour ces chenapans,
Râcle sa contrebasse et beugle
Parmi les couples sans tympan.



Mercredi des Cendres

.....

DÉNOUEZ les cordons du masque,
O vous, Pierrettes et Pierrots !
O Chicards, dégrafez le casque,
Toi, Folie, à bas tes grelots !

Le punch folâtre éteint ses flammes,
Carnaval s'est fait repentant.
Le ciel est d'un gris pénitent :
La bruine perce nos âmes...

Aux églises, front alourdi,
Les débardeuses du Mardi
Vont cueillir la croix matinère.

Déjà la Faim nous montre au doigt :
Voici par Carême, froid,
Un sauret à la boutonnière !



Blanchisseuses

.....

LE chœur charmant des blanchisseuses
Trotte en ville de bon matin ;
Ce sont de solides marcheuses,
A les suivre on perd son latin.

Sans répondre aux mots qu'on leur lance
Ni s'arrêter à rire d'eux,
Portant le panier qui balance
Elles vont parfois deux à deux

Ou bien seules, — de leurs mains plates
Haussant le linge étincelant
Qui palpite à leurs omoplates
Comme une aile de goëland.

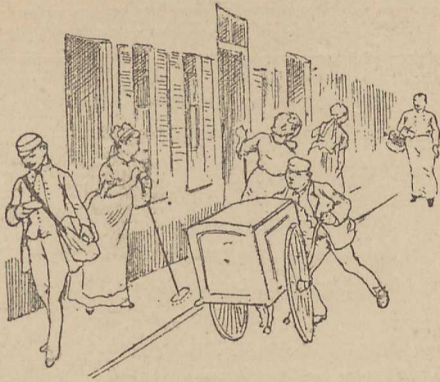
D'autres passent droites, splendides,
Leur van sur la tête. Hola !
On dirait des cariatides
Mais bien modernes, celles-là.

Mieux qu'au feu d'un opéra-bouffe
Chante et sourit leur bouche en fleur
Et dans leur corsage qui bouffe
Se démène un sein grand parleur.

Il en est qui courent les rues
La corbeille passée au bras,
Montrant des mines peu bourruées
Où semble écrit : Tu tomberas !

Aux garnis des célibataires
Elles montent le linge fin :
Loin des mamans et des notaires
Leurs visites n'ont point de fin...

Puis, quand les heures sont pressantes,
Dégringolent les escaliers
Quatre par quatre, et, rougissantes,
Défrisent leur pouf aux paliers.



Utilités

LE mitron, leste à la riposte,
Blanc comme un pastel de Boucher,
Le robuste garçon boucher

Et le doux facteur de la poste,
Forment le trio d'amoureux
Traditionnels, point langoureux,

Des cuisinières, des servantes,
Des grosses filles de quartier,
— Gentes compagnes du rentier

Parfois aussi ses épouvantes ! —
Tels sont les amis quotidiens
De ces mauvais anges gardiens.

Le garçon boulanger doit plaire.
Discret, mélancolique et doux
Il sait courir les guilledous.

Sa chair luit d'un éclat polaire :
La farine met sur ses ris
Une fleur de poudre de riz.

Le facteur passe austère et grave.
Il porte un digne pantalon
Et sa casquette a du galon :

C'est presque un militaire ! Un brave
Amoureux, en somme, et qui fait
Quelquefois un mari parfait...

O jeune boucher, l'amour t'orne
De ses dons ! Rablé, rubicond,
D'attaque toujours, et fécond

En mots crus dont la maritorne
S'aiguise le tempérament.
Ecce homo ! Voici l'amant

Cher à ses passions formelles.
Car la bonne est, en vérité,
Un peu comme la Liberté :

Elle a de puissantes mamelles
Et veut qu'on l'embrasse, en passant,
Avec des bras rouges de sang !



Noël bruxellois

.....

Noël! c'est l'époque gourmande
Où les nutritifs réveillons
Au branle de leurs carillons
Rhythment la bombance flamande!

Partout la gloire du Christmas
Brille aux vitrines en toilettes :
Les lourds puddings, les tartelettes
Que le sucre poudre à frimas,

Les faisceaux de vanille sombre,
La cannelle rousse en fagots
Et, fils du pays des magots,
Le gingembre où la froideur sombre !

Puis de ces couques — par monceaux ! —
Etalant pour nombril l'empreinte
De médailles en pierre peinte,
Qu'on met le soir dans les berceaux.

Chez les charcutiers tout est joie !
Les dindons aux friands reflets
Rayonnent, béats et replets,
Près des marrons couvés par l'oie.

Les dindes aux pâleurs de lis
Que ne voilerait point Tartuffe,
Montrent sur leur ventre sans plis
Les bleus séduisants de la truffe.

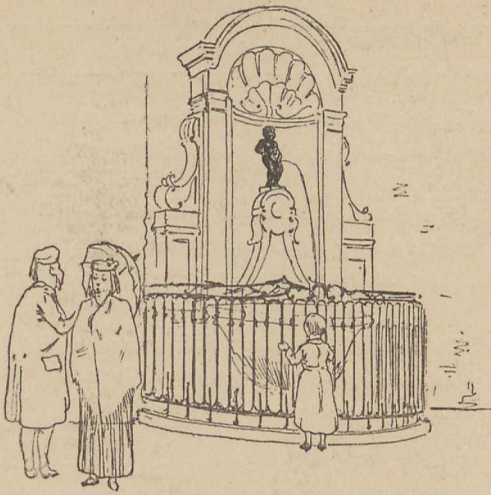
Le doux chapon, cet Abeilard
De basse-cour, bombe le torse
Et semble encor bénir l'entorse,
Cause majeure de son lard !

La poularde du Mans enchante
Par son croupion fait de nuits
Trahissant la farce alléchante
Que l'on arrose de vieux Nuits.

Vautré dans l'ambre de la paille,
Non loin, de lumière arrosé,
Un goret mignon et rosé
Retrouse le groin, ô ripaille!

Son cou blanc porte une faveur
Comme les boîtes de baptême,
Son sourire plein de saveur
Est bon — à lui dire : je t'aime !

L'air câlin, les yeux folichons,
Il semble être, le jeune apôtre,
Dans son auréole d'épeautre,
Le petit Jésus des cochons.



Manneken-Pis

La fillette en cheveux par moi longtemps suivie
Vint s'arrêter tout près de l'impudent gamin,
Ce cher bronze qui n'a de libre qu'une main...
Elle admirait son geste et paraissait ravie.

Ce qu'elle attendait là n'était point l'omnibus !
— Pucelle : une de ces exsangues fleurs du vice

Se dressant pour les cœurs naïfs comme un rébus.

« Viens ! » lui dis-je, prenant sa taille de novice,

« Viens, je veux te mener par les cafés-concerts

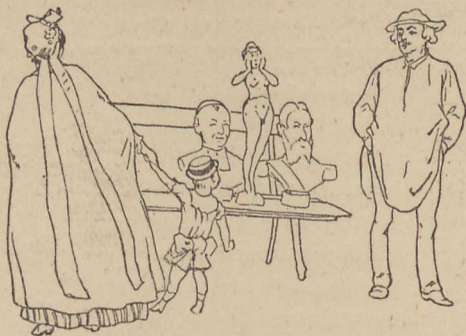
» Où, tout en écoutant rossignoler des airs,

» A longs traits, nous boirons le lambic des dimanches.»

L'enfant entrelaça les deux mains dans ses manches

Et, rêveuse, levant ses longs yeux de lapis,

Sans répondre, écouta pleurer *Manneken-Pis*.



Marchand de plâtres

.....

HIER le long du boulevard
J'aperçus un marchand de plâtres
Qui suivait le roulis bavard
Des flâneurs coquets et folâtres.

A ces promeneurs il montrait
Sa marchandise éblouissante
Mais le passant, l'esprit distrait,
Restait sourd à sa voix pressante.

A chaque refus essuyé
Il injuriait la statue
Et reprenait, fort ennuyé,
Sa route et sa peine perdue.

C'était pourtant une Vénus
Que dans ses bras portait le rustre,
Une Vénus aux charmes nus
Du plus grand air, du plus beau lustre!

Sur sa lèvre aux plis amoureux
Brillait un sourire adorable ;
Son œil s'abaissait, langoureux
Et moqueur, sur le misérable

Dont les doigts tachaient sans répit
Sa blanche jambe, ô sacrilège !
Et dont la joue avec dépit
S'appuyait sur son sein de neige.



Rue St-Laurent

.....

La matrone au mielleux souris
Ronde et grasse comme une caille,
Trône à son comptoir de rocaille,
Parmi ses vénales houris.

Elle porte des bonnets vagues;
Sur son ventre obèse et tremblant

Etincelle un tablier blanc
Où ses doigts font chanter leurs bagues.

Tout n'est que pourpre, tout n'est qu'or
Dans son phénoménal empire,
Le vice exécrationnel y conspire
Au sein d'un merveilleux décor !

La mousseline polychrome
Y fait de transparents atours
Et les corps mous ont des contours
Que le gaz ambre de son chrome.

Sur le velours des capitons
Les tarlatanes, les percales,
L'éclair jaune des chrysocales
Font un concert de rudes tons.

Les interminables bas rouges,
Brasillent sous les clairs crépons
Des imperceptibles jupons
Dont se déshabillent ces gouges.

Sur leurs lèvres où l'orpiment
Allume sa poudre écarlate,
L'ordure des rires éclate
Ainsi qu'un pétard de piment.

Aux flasques banquettes vautrées,
Ces dames en poufs de combat
Prennent leur somnolent ébat,
Attendant l'heure des entrées.

L'une à la recherche d'esprit
Feuillette un roman, ennuyée.
L'autre, sur le coude appuyée
Fume sa cigarette et rit.

Cambrant le pied, une autre lace
Son microscopique escarpin,
France met pour mouche un pépin
De reinette — à la bonne place.

L'Italienne lit dans la main
D'une rousse aux yeux de chouette
Et lui prédit l'offre chouette
D'un michet chic, le lendemain !

Plus loin, la frileuse négresse,
Regrettant ses noix de coco,
Se drape au peignoir rococo
Que son aisselle noire graisse.

Pepita penche sur son busc
Et digère, rêvant couronne,
Près du chat maigre qui ronronne
Bercé dans les senteurs du musc.

Flora tire, en un geste épique,
Les cartes à Brunette qui
Croque déjà le prince en *ski*
Annoncé par le Roi de pique.

Parfois quelque refrain grossier
Sur les lèvres peintes s'étale,
Ou la chanson sentimentale
S'envole d'un aigre gosier.

Un encens monte vers le lustre,
C'est l'hosannah du patchouli
Et du vinaigre de Bully
Dont leur épiderme se lustre...

— Mais déjà, frappant du talon,
L'amour ivre-mort polissonne ;
La porte bat, le timbre sonne
TOUTES CES DAMES AU SALON !



Enfant de cœur

Aux églises, quand l'orgue gronde
Et fait son fracas, le curé
Tout fier en sa bedaine ronde,
Se pavane à l'autel doré.

Mais j'admire combien éclate,
Portant la burette au clicot,
L'enfant de cœur, robe écarlate
Rivale du coquelicot !

Gaïment la sonnette argentine
Tintinnabule dans sa main,
La banale phrase latine
S'aiguise de son doux « Amen ».

Il encense d'un bras très lesté,
Il s'agenouille aux escaliers,
Son regard se lève céleste
Vers les retentissants piliers.

Le suisse aux coquets artifices
Est sa seule distraction,
Le vinum sucré des offices
Son unique soustraction...

Cependant, las des divins rôles,
On rencontre rôdant le soir
Ce fils du quartier des Marolles,
En rupture de l'encensoir.



Skating Ring

.....

UN long susurrement de soie et de velours
Se mêlant au roulis du patin sur la dalle,
De lignes et de tons un élégant dédale,
Des taches à ravir *l'oil and water-colours*.

Le skating-ring houlait. — Des beaux en épaulettes
Griffaient au sol leur chiffre (un zéro!) bras ballant,
Un gandin haut juché sur ses aigres roulettes,
Un pied levé, semblait le Mercure... galant.

En longs jerseys collants tournaient ces demoiselles ;
Les trains battant l'air semblaient de folles ailes.
Le vertige mettait une fleur de carmin

Sur les fronts étonnés des rapides impures
Dont les hauts bas de soie ardaient sous les guipures...
Ces dames patinaient l'éventail à la main.



Mineures

Je tiens en haine ces mazettes
Courant le soir les guilledous,
Se vendant pour des anisettes,
Parlant aigre mais buvant doux.

Oui, j'ai l'horreur de ces gamines
Aux jeunes instincts malfaisants.
J'abhorre leurs gestes, leurs mines
Déjà perverses, de seize ans !

D'un vice niais fleurs précoces
S'étiolant en une nuit,
Que glaner dans ces tristes cosses,
Leurs corsets, où niche l'ennui ?

Elles portent des gorges plates
Sans nul frisson avant-coureur.
Peut-on aimer vraiment ces lattes
A faire haïr la maigreur ?

Cependant il n'est pas de fêtes
Où ces puérides beautés,
Parmi les foules stupéfaites,
N'arborent leurs sottés gaités.

Noceuses la nuit pour leurs robes,
Le jour travaillant pour leur faim,
D'aucunes sont fleuristes probes,
D'autres blanchisseuses de fin,

Par-ci piqueuses de bottines
Et par-là piqueuses de gants,
Les autres taillent, libertines,
La chemise des élégants.

Leur nid ? c'est la vague mansarde
Où rôde un musc de mauvais lieu.
En tête du lit dur luisarde
Quelque Vierge ou quelque bon-Dieu.

Quand les guignons les abandonnent
Elles épousent des coucous
Sans cœur ni sexe, et qui leur donnent
Moins d'heures douces que de coups !

Chez elles jamais rien n'accuse
Les tressauts d'un tempérament :
Sans passion et sans excuse
Elles se livrent bêtement.

Leurs amours sont des flâneries.
L'homme pour elles n'est qu'un bras
A les conduire aux brasseries,
A les poser aux Alhambras.

Sans soif, — ainsi qu'elles caressent, —
Elles boivent comme des trous.
Leurs cerveaux constamment paresseux :
Elles n'ont ni mots, ni froufrous

Et conservent aux équipées,
Intacte, leur mince raison ;
O désespérantes poupées
Dont le ventre est rempli de son !

Elles n'ont ni désir, ni rêve,
Ni rire intelligent, ni pleur :
Ces piteuses fillettes d'Eve
Ont croqué la pomme en sa fleur.



Avril bruxellois

Au Parc rajeuni d'hier le mioche
Folâtre à l'entour des bassins ;
Sous les arbres qu'Avril guilloche
On revoit des yeux assassins.

Nos gandins glabres font la roue
Aux longs boulevards repeuplés
Où l'espiègle moineau se joue
Des carrosses ensoleillés.

Les belles en robes mi-claires
Passent d'un pas délibéré,
Adorables incendiaires!...

Gaillards, les lions de Bouré,
Sur leurs fûts de pierre-de-taille,
Ont quitté leurs antres de paille.



A « l'Américain »

A PRÈS minuit, l'*Américain*
Prend des allures singulières.
On y voit les irrégulières
S'affaler sur le marrocaïn

Problématique des banquettes
Et des capitons avachis.
Elles vous tendent, ces coquettes,
Des bras que le plâtre a blanchis.

Maint lustre aux clartés tapageuses
Allume les fronts maquillés ;
Les yeux restent écarquillés
Devant des jupes orageuses.

On trouve en ce lieu sans souci,
En quête de coquecigrues,
Des dindes, des vaches, des grues,
Des chameaux aussi, Dieu merci !

Parmi ces chères parfumées
Qui daignent vous sourire quand
Leurs cigarettes sont fumées
Ou vide le bock éloquent,

Parmi ces belles de nuit, une
Surtout attirait mon regard.
Elle se tenait à l'écart
Seule, avec la peau bise, — et brune

Comme la fève de Tonka.
OEil noir, chevelure sombre
Subodorant le champaka,
On eut dit qu'il pleuvait de l'ombre

Sur son masque déconcertant
Et sur la ténébreuse moire
De sa robe effrontément noire,
Au corsage étroit et montant.

A petits coups, inimitable,
Elle suçait, un doigt en l'air,
Le coude au marbre de la table,
Sa flûte de sherry-cobbler...

Que n'étais-je au bout de la paille
Qu'elle mordillait de sa dent !
Certe, elle eut fait en me vidant
Une étourdissante ripaille :

Ce soir-là, débordait mon cœur
D'amour et d'ardentes caresses ;
Elle aurait vaincu mes paresseuses
Et mes remords et ma rancœur !

Elle n'avait qu'à faire un signe...
Ce signe, elle ne le fit pas.
Cependant mon désir insigne
Bien loin aurait suivi ses pas.

La paille inerte au verre vide,
Alléchante, elle se leva.
Un affreux daim, d'allure avide,
Lui prit la manche et l'enleva...

Or, voilà comment mon caprice
Aimé d'un amour invaincu,
Me fit, — sans même qu'il comprisse,
Hélas ! ou s'en doutât, — cocu !



Réouverture des Chambres

.....

Voici venu le froid novembre,
Muse blême du verre d'eau,
O reine des femmes de chambre,
Toi dont le poing est un marteau!

Dans les squares les chrysanthèmes
Arborent des capuchons clairs;
L'heure a sonné des anathèmes,
Nos prélats forgent leurs éclairs.

Je t'invoque, ô muse loquace,
En ce jour de revenez-y
Pour nos ante-Christ, nos Ignace
Et pour nos La Palisse aussi !

Le ciel est bleu, l'air pacifique
Et le long des trottoirs on voit
S'aligner la garde-civique,
Pieds en dehors et fusil droit.

On court saluer les apôtres
Du portefeuille en grand gala,
Devant les arbres du Parc, — d'autres
Porte-feuilles que ces gas-là !

Le théâtre officiel sis rue
De la Loi, va s'ouvrir enfin.
Le public allèché s'y rue
Pour ouïr les mots de la fin.

On a rafraîchi la basane,
Lustré le banc des potentats,
Doublé la claque courtisane...
Le sucre attend par petits tas.

Au magasin des accessoires
S'empilent vestes et faux nez,
Serments en toc, lois illusoires
Et fer-blanc pour discours morts-nés,

De la paille humide et des chaînes,
Des tricornes à double fond...
Et des *buses*, jusqu'au plafond,
Pour les élections prochaines!



Rue Haute

.....

C'ÉTAIT un dimanche, le soir,
A l'heure où les saintes familles
Par bandes mornes vont s'asseoir
Aux estaminets à charmilles.

Or, je suivais deux amoureux,
Espérant les trouver en faute...
Voilà comment j'errais pour eux
Dans ce quartier bruyant, rue Haute.

Sans chapeau ni coiffe, elle allait
Portant ses cheveux blond-filasse
Longs sur le dos, dans un filet.
Elle boitait un peu, très lasse.

Lui, crâne, brûle-gueule aux dents,
Etrennait la vaste casquette
Sur sa nuque aux crins impudents
Campée à la bonne franquette.

Leur tendresse en était au point
Où la gaité devient féroce :
Il la bourrait de coups de poing
En la traîtant, joyeux, de rosse !

Elle, rêvant robe ou faux-col,
Devant lui marchait sans airs prudes,
Déchirant à mâchoires rudes
Un effrayant lambeau de *schol*.



Ballade du jour de repos

.....

Je hais le dimanche clinquant
Et son vol de coquecigrues.
Le bourgeois passe remorquant
Sa moitié tendre, ses verrues
Et ses demoiselles, — ces grues
Que sans nul désir nous lorgnons,
D'amour poétique férues
Le dimanche, foire aux oignons!

C'est le jour bête où le croquant
Emmièle ses mines bourruës :
De la province débarquant
On voit, par bandes accouruës,
Les femmes en toilettes cruës.
En chapeaux fous, en hauts chignons,
Regain des modes disparuës,
Le dimanche, foire aux oignons !

Le bois sombre s'esclaffe quand,
Devant leurs gâtés incongruës,
Le merle fuit en se moquant.
Aux prés verts leurs troupes ventruës
Parmi les foins et les charruës,
Vont bâfrer veau froid et rognons
Sans respect pour les herbes druës,
Le dimanche, foire aux oignons !

ENVOI

O daims et dindes, ô moruës !
A vous mes plus véreux trognons,
A vous qui baillez par les ruës
Le dimanche, foire aux oignons !



Couturières

.....

PLACE St-Jean, quand midi sonne
Passent les princesses du dé,
Dont le regard vous désarçonne,
Vierge — et déjà dévergondé !

Princesses et roturières...
Elles vont les couturières :

Leur semelle bat le trottoir
Avec un doux bruit de battoir.

Elles sont frêles, souvent pâles,
Aux veinules à fleur de peau ;
Leur joue arbore des opales
Sous les navrements du chapeau.

Elles sont bien maigres ! — leurs angles
Doivent trouer le lit de sangles. —
La phthisie aux rouges crachats
Raffole de ces pauvres chats.

Cependant leurs jeunes chloroses
N'implorent point les oraisons :
Jamais vous ne verrez morosés
Ces anémiques floraisons.

Constamment leur humeur est gaie,
Aux aveux brûlants qu'on bégaie
Sans crainte de les effarer,
Leur rire clair vient fanfarer.

Les kermesses sont leur débauche,
Idolâtrant leurs tourniquets
Et leurs bals — où d'un talon gauche
Elles menacent les quinquets !

Leur estomac paraît valide
Plus que leur vertu n'est solide ;

Aussi les petits jeunes gens
Connaissent leurs cœurs indulgents.

Car c'est pour elles que sont faites
Les chambrettes d'hôtel garni
Où s'accomplissent leurs défaites
Dans des champs-clos de mahoni...

Pour elles les cols en percale
Et les bijoux de chrysocale
En attendant les huit-ressorts
Du vieux monsieur faiseur de sorts!



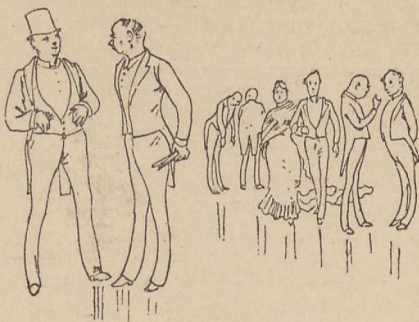
En Carême

IL arrive, une fois l'année,
Porteur de tristes lendemains,
Dicter sa règle surannée
Aux bons catholiques romains.

Pour un long mois adieu, chairs fraîches
Où la dent plonge avec bonheur :
C'est le règne des fèves sèches
Et les harengs sont en honneur !

Frères, livrons-nous donc aux jeûnes :
Aimons les choristes peu jeunes
Qui se désossent chez Stoumon ;

A la Chambre nous ferons maigre
En allant boire le vinaigre
Dont la Droite aigrit son sermon !



Théâtre de la Monnaie

.....

A LA Monnaie où les braves
Semblent parfois des cataractes,
Je laisse la pièce aux dévots,
Moi, je préfère les entr'actes.

La rampe assombrit le cordeau
De ses lumières aveuglantes,
L'orchestre est vide, le rideau
Pend à grandes ombres sanglantes.

On quitte les durs strapontins,
On délaisse l'étroite stalle
Pour aller ouïr les potins
De la presse sacerdotale.

Devant la pinte de chez Tom
Ou le hasselt du liquoriste,
Se rédige un pressant factum.
Pour quelque agréable choriste.

C'est la minute où le galant
Court les baignoires et les loges,
Sa bouche qui mousse en parlant
Distille d'exquises éloges.

Ces dames minaudent ; leur voix
Prend des inflexions calines,
Leurs regards font de doux envois...
Les vieilles sucent des pralines.

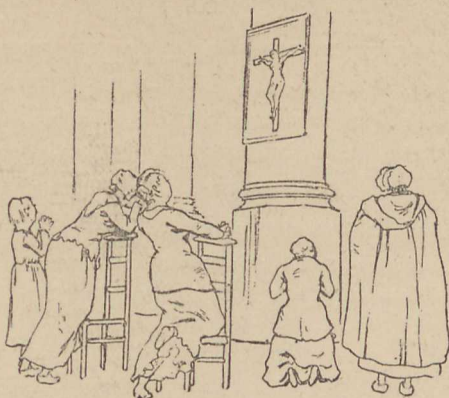
La fillette, sous l'éventail
Voilant l'ardeur de ses prunelles,
Songe au ténor, épouvantail
Des vigilances maternelles !

Ces messieurs du gilet en cœur,
Jolis comme sont les vignettes,
Allument d'un regard vainqueur
L'indiscret canon des lorgnettes.

Du parterre, le bon bourgeois
Dévore, en coupant des oranges,
La cocodette aux yeux grégeois
Arborant des chapeaux étranges.

Et sans relâche, sans répit,
Tout au fond de la salle obscure
Une implacable voix glapit
Ce boniment dont on n'a cure :

- « Jumelles en location !
- » Surtouts au vestiaire ! Programmes
- » De la représentation !
- » Livrets ! Petits bancs pour ces dames ! »



Eglise Sainte Gudule

J'AIME Sainte-Gudule à l'heure où ses verrières
Dans la nuit qui descend luisent comme un fanal ;
Le murmurant écho des dolentes prières
Se mêle au chuchotis du confessionnal.

Un reste d'encens monte en mourantes spirales,
Aux nefs où l'orgue éteint son tonnerre béni
La cire en vain combat les ombres sépulcrales
Des piliers où parfois l'amour pose son nid...

Et j'aime, quand la lune argente ces ténèbres,
Voir des vieilles, le front sur les marbres funèbres,
Incruster dans tes chairs leurs ongles de hiboux,

O Christ! mais à tes pieds plus blêmes que les cierges,
Si je vois les baisers et les larmes des vierges,
Je suis jaloux de toi, beau Juif aux cheveux roux!



Raccrocheuses

.....

QUAND descend le soir, monte rue
Royale le flot circonspect
Des vendeuses d'amour suspect
Qui sur les promeneurs se rue.

Elles gravissent l'escalier
Au sommet duquel s'évertue
A se rengorger la statue
De Belliard, marbre hospitalier.

Malgré le froid et les bourrasques,
Malgré les brouillards ou le vent
Que leurs coryzas vont bravant,
On voit errer ces pâles masques.

Le visage aux yeux charbonnés
A la flamme de leur bougie,
La lèvre aux fards malsains rougie,
Elles guêtent leurs abonnés.

Lamentables filles de peine ...
Dont l'amour fait son dérottoir,
Et qui, sans relâche, au trottoir
Aiguisent leur faim et leur haine !

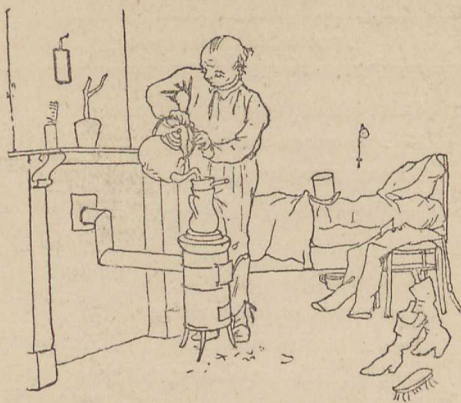
Elles vaguent le long des murs,
Cœur au large, tendant la joue,
Alertes, la prunelle en joue,
Le bassin haut sur les fémurs.

Malheur au pochard qui festonne,
Malheur aux maigres jouvenceaux
Qu'elles prennent dans leurs réseaux
Avec ce refrain monotone :

« Pst! bonsoir, chou, monte chez moi.
Tu verras comme je suis belle...
Tout près d'ici : rue Isabelle...
Tu seras mon étrenne, toi! » —

Or, le vieux général de pierre
Sur son piédestal de granit
Les regarde ébaucher leur nid,
Du coin de sa froide paupière...

Là, se vend l'amour à un liard
Et qui jamais ne vous repousse
Et que l'on flûte sur le pouce
Chez ces demoiselles Belliard !



Quartier à louer

A PRÈS une trop longue absence,
(Dumas dit deux mois — en été !)
Mon cœur, fort de son innocence,
S'en revint, d'amour endetté.

Il se dépêcha vers la belle
Notre créancier sans mercis :
Les baisers en grand' ribambelle
Feraient pardonner aux sursis...

Sans recherches trop incongrues
Nous parvinmes au nid vainqueur
Car mon cœur connaissait par cœur
Les squares, les places, les rues...

Or, devant la porte arrivés
Nous vîmes les fenêtres closes
Sous les volets dûment rivés :
La chère avait rompu nos clauses!

Avec des gâtés de linceul,
Pendait à la façade oblique
Cet écriteau mélancolique :
« *Quartier garni pour monsieur seul.* »



Rustiques

.....

J'ai rencontré, place Madou,
La dernière des crinolines.
Elle débarquait Dieu sait d'où :
Vilvorde, Gand, Alost, Malines !..

Cette mécanique du cru
Nichait sa fluxion grotesque
Sous une robe d'un bleu cru
Qu'elle ballonnait, gigantesque.

La cage aux multiples ressorts
Mettait sous la jupaille fière
La boussouflure et les essors
Indécis d'une mongolfière.

La campagnarde s'avançait
Dans l'encombrement de sa morgue
Raide en son rigide corset,
Et barbare comme un air d'orgue!

Ses yeux rondissaient bêtes, doux
Sous un front étroit. Sa marotte
Semblait de lustrer au saindoux
Ses bandeaux plats de ton carotte.

Son derme avait le lustre gras
Qu'on aime à la charcuterie.
L'oreille aux lobules ingrats
S'ornait d'une ferblanterie.

Sur sa tête un bruyant bonnet
Hérissait une botanique
Complicquée et qui détonnait,
Faisant à nos Linné la nique!

Un mouchoir constellé de pois
Multicolores sur fond jaune,
Sous le corsage aux durs empois
Recroisait des pointes d'une aune.

Elle est la fine fleur des champs
Et la perle de son village.
Ses « pays » trouvent alléchants.
Et sa carrure et son pelage.

Là-bas, pour fixer les regards
Et le cœur de cette rustaude,
Ce sont luttes entre les gars
Qui recherchent sa main pataude.

Elle choisira le plus fort,
Puis à chaque bout de l'année,
Comme ses poules, sans effort,
Pondra la marmaille damnée.

Sainte famille ! époux touchants !
Ils disent en leur bonhomie
Que c'est le seul plaisir aux champs,
Pour lequel on ne paie mie.



Musiciens

DANS le gai brouhaha des rues
Parfois on rencontre vagants
Des jouvenceaux extravagants,
Porteurs de modes disparues.

Sous des feutres aux bords sans fin
Comme le xvi^e en crayonne,
Ils cachent un front qui rayonne
En son sourire séraphin.

Leur crinière, émule de l'onde,
Dégouline sur le collet
Du surtout qui bat leur mollet,
Brune, mais le plus souvent blonde !

Ils ont pour maîtresse terreur
La terreur de la calvitie :
Auprès d'eux la diplomatie
De Dalila ferait erreur.

Tous ces chevelus sont imberbes !
Ils traversent la tête aux cieux
Les promeneurs insoucieux,
A pas calculés et superbes.

Au bout de leur poing triomphant,
Les uns balancent une boîte
De sapin, — longue et tant étroite
Qu'on rêve au cercueil d'un enfant :

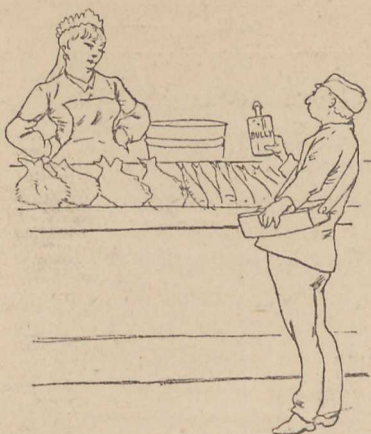
Sur un lit de velours se case,
Au fond du funéraire écrin
Près de l'archet de mauvais crin,
Le stradivarius d'occase.

Les autres battent en marchant
Des mesures problématiques
Et semblent scander des cantiques...
Ce sont les professeurs de chant.

Parfois, pinson sans amygdales,
Erre l'ombre d'un soprano...
Répétiteurs de piano,
Sans cesse en quête de pédales,

D'autres vous écrasent le pied,
Les doigts s'agitant dans le vide,
L'œil mi-clos, le front plus livide
Que leurs manchettes de papier !..

Pourtant, c'est pour ces misérables
Qu'on étripe les pauvres chats
Et scie, en espoir d'entrechats,
Les érables, — les fiers érables !



Marchande de marée

.....

C'est la fille d'un poissonnier,
A l'œil noir, aux blanches quenottes,
Qui dans ses vermeilles menottes
Conserve mon cœur prisonnier.

Mon pauvre cœur mis à la daube
Ne se lamente certes pas :

Sa geôlière a des appas
Que l'on retrouve encore à l'aube...

Il faut la voir, le vendredi,
Jour de Vénus et de marée,
Trôner, pimpante, chamarrée
Au comptoir, de persil verdi.

Sa main plus rose que l'ouïe
Des goujons au reflet changeant
Sert les poissons d'or et d'argent
A sa clientèle éblouie.

Il faut la voir aller, venir,
Dans sa boutique fabuleuse
Où la Pêche miraculeuse
Semble étaler son souvenir.

Pour lui plaire, sa marchandise
Adoucit ses bouquets salins,
Les homards deviennent câlins,
Les moules se font friandise.

Rivales des beaux harengs-saurs,
Près des turbots tout ronds aux teintes
Blafardes de lunes éteintes,
Les carpes allument leurs ors.

Les saumons aux mines paternes.
Voisins des caviars rancis,

Comme des amoureux transis
Ouvrent de grands yeux ronds et ternes.

Sur les hauts rayons consacrés
L'enfilade des coquillages
En vain combat les maquillages
De son oreille aux feux nacrés.

A ses pieds les crabes oranges
Frôlés du bas de son jupon
Semblent des monstres du Japon
Fondus dans des bronzes étranges.

Les maquereaux, poissons... de cœur,
Exagérant leurs dos infâmes
Dont raffolent certaines femmes,
La contemplant d'un air moqueur.

Les piments aux lueurs de forge
Dans les bocaux de cornichons
Tirent la langue à ses nichons
Que jalourent les airs de gorge

Des citrons effilés et mûrs...
Son derme offre de plus beaux lustres
Que les boîtes — aux noms illustres —
Des conserves luisant aux murs :

Rousse, en effet, ses chairs pronées
Se paillètent à l'infini

Des lenticelles d'or bruni
Qu'on aime aux truites saumonées.

A son rire victorieux
Les rougets rougissent bégueules,
Et les cabillauds ont des gueules
Béates de michets sérieux...

Telle Vénus sortant de l'onde
Dut voir une cour de poissons
Pâmée en d'étranges frissons
Autour de sa Majesté blonde...

Heureux le gourmet qui le soir
Près de la belle poissonnière,
Dans son efluve marinière,
Comme à l'océan, vient s'asseoir

Impatient qu'elle revête
Sa capiteuse nudité
Où fleure encor la crudité
Provoquante de la crevette !



Communiantes

UNE fois par an, vers les Pâques,
On voit les trottoirs panachés
De marmousets endimanchés
Trottant par les frimas opaques.

Car la rue est blanche, elle aussi,
Comme une prime communiée :
La neige s'est ingéninée
A fourrer le pavé transi.

Et les petits pieds des fillettes
Pincés dans le mince satin
Martèlent depuis grand matin
Le givre aux cruelles paillettes.

Dans la blancheur du calicot
Les fronts ont des pâleurs d'opale,
Seul flambe sur la bouche pâle
Le nez — comme un coquelicot !

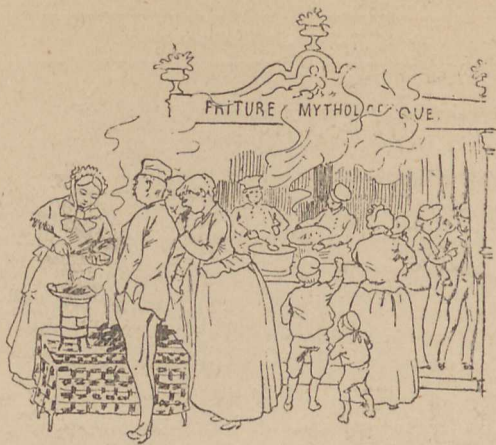
La bise coule sa main froide
Aux dos maigres, couleur navet,
Sous la rotonde de duvet
Qui fait tenir la tête roide.

Le froid glisse plus bas, plus bas...
Le voile que le vent dérange
Eparpille sa fleur d'orange...
Les petons gèlent dans les bas.

Or, bénissant leurs couturières
Les mamans, sans nuls repentirs,
Entraînent les jeunes martyrs
Vers les églises meurtrières.

On entend de petites toux
Déchirer les frêles poitrines
Sous les impalpables lustrines :
Pauvres oiseaux pour les matous !

Car les mignonnes robes blanches
Bientôt se verront emporter,
Un matin, entre quatre planches...
.
Ça pour des pains à cacheter !



Encens de foire

.....

CHÈRE, rappelle-toi ce lourd bouquet forain
Que humait goulument le peuple souverain.
Les fifres dans la nuit déversaient leurs vinaigres,
Le bugle éternuait à la face des cors
Et des pistons faussés. Scandant ces désaccords,
Tonitruaient les tambours maigres.

Mais plus stridente encor s'éparpillait dans l'air
Une gamme d'odeurs à défier tout flair,
Et plus farouchement éclatait la fanfare
Des huiles en travail et des âcres saindoux
Ependant leurs relents intenses par l'air doux
Où ta narine en fleur s'effare.

Reporter scrupuleux, j'ai noté, sans rancœur,
Les curieuses voix et les cris de ce chœur
Dont mon nez a perçu la fleurante harmonie :
Boudin blanc, moule en deuil, crabe en pourpre gilet,
Pomme de terre d'or, saucisson violet,
O grésillante symphonie !

Quand le tram vert et blanc stoppa, je te tendis
Le poing. Ta jambe fit éclair : tu descendis.
Le sol garda la pointe exquise de tes mules...
Soudain une bouffée énorme de senteurs
Monta du tourbillon des feux et des moiteurs,
Selon les flamandes formules.

C'était d'abord l'haleine écœurante des suifs
S'exhalant vers les cieux en spasmes convulsifs.
Sur de larges fourneaux chahonnaient les fritures :
La graisse en lents remous roule les prismes blonds
Qui tournent, viennent, vont, montent, nauséabonds,
Plongent et font des fioritures.

Près d'une fille rouge aux vulgaires poignets,
En jupes qu'un graillon empèse, les beignets

Champignonnaient, sablés de pâle cassonade,
O fluxions de pâte indigeste ! Leurs pleurs
Se figeaient longuement dans la faïence à fleurs
Et puaien à la cantonade.

Les gaufres aux parfums suspects de pain grillé
Faisaient pyramider leur dôme quadrillé
Où le sucre avait mis une pointe de givre.
Les pains-d'épices mous mêlaient leur fade odeur
Aux couques étalant leur luisante rondeur,
Comme des médailles de cuivre.

Les moules sur le feu râlaient piteusement.
Or, leurs valves, ainsi qu'un bec d'oiseau gourmand,
S'ouvraient ; et tout autour des effluves marines
Vous prenaient à la gorge évoquant une mer
Inconnue où croupit quelque varech amer,
Epouvamment des narines !

Dans l'ombre, — alors frémit ton nez aux grands dédains !
En de fumeux poêlons rissolaient des boudins.
Parfois un oignon frit joignait ses notes sûres
Au chœur des saucissons qui claquaient par la nuit :
La flamme leur ouvrait le ventre avec un bruit
Très-sec et des éclaboussures.

Plus loin, s'aplatissant en de larges osiers,
Les suffoquantes schols déchiraient les gosiers,
Et, sans honte, étalant des lis de chair malade,

Elles arquaient leurs dos fendus en rais d'un sou.
Infections autour desquelles le voyou,
Regards convoiteux, se balade.

Puis c'étaient, asphixie ambulante ! les gras
Et burlesques paniers qui défilent au bras
De quelque horrible vieille à la parole osée,
Panier qu'épanouit ce bouquet parfumé :
Crevettes, escargots, œufs durs, cheval fumé,
Où ton cœur prit mainte nausée !

L'horreur des lampions à funèbre lueur
Flottait sur une mer de blouses en sueur ;
Epave : dans un coin ronronnait un harpiste.
Parfois quelque beauté fendait l'âpre roulis,
Sur ses talons altiers l'âme des patchoulis
Rôdait, vous trahissant sa piste.

En angles dédaigneux ta lèvre se plissait
Et ton nez aux dégouts superbes frémissait,
Tandis qu'autour de nous en chaudes turbulences.
Sans relâche, aux cieus noirs montaient les salaisons
Et claironnaient les lards, denses exhalaisons
Aux nutritives pestilences !

Cependant que la foire allumait son encens,
Moi je marchais béat à tes côtés, les sens
Ravis par la senteur printanière qui plane
Sur ta chair, — en oubli des tourmentes de l'ail
Sous les frissons ailés de ton large éventail
Tout embaumé de frangipane.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Joyeuse entrée.	5
Marchande de crabes.	9
A l'aube	13
Au Parc	15
Cochers	19
Chevaux de bois	21
Place Royale	27
Bodega	29
Ramoneurs	33
En tramway.	35
Vendeuse d'Oranges	37
Commissionnaires.	39
Bas de soie	41
Au Petit-Paris	45
Mercredi des Cendres	47
Blanchisseuses.	49
Utilités	51
Noël bruxellois.	55
Manneken-Pis	59
Marchand de plâtres	61
Rue Saint-Laurent	63
Enfants de cœur.	67

	Pages
Skating-Ring	69
Mineures.	71
Avril bruxellois	75
A « l'Américain »	77
Réouverture des Chambres.	81
Rue Haute	85
Ballade du jour de repos.	87
Couturières.	89
Carême	93
Théâtre de la Monnaie	95
Eglise Sainte-Gudule.	99
Raccrocheuses	101
Quartiers à louer	105
Rustiques	107
Musiciens	111
Marchande de marée.	115
Communiantes	119
Encens de foire.	123

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 17 avril 1883,

PAR A. LEFÈVRE, A BRUXELLES



POUR

Henry KISTEMAECKERS, Editeur

à Bruxelles.

Henry KISTEMAECKERS, éditeur

65, rue des Palais, Bruxelles.

Dernières Nouveautés

CHARLOT S'AMUSE, par PAUL BONNETAIN, chez Kistemaeckers, éditeur à Bruxelles. 11^{me} édition.

Les vieilles barbes, les arrivés, ceux dont les éditions restent chacune une dizaine d'années aux vitrines de Jouaust, de Lemerre ou de Brunox, ceux qu'on admire sans les comprendre, ont jeté les hauts cris parce que le livre d'un blanc-bec, d'un débutant, avait eu six éditions en quinze jours. On a beau porter un nom de maître, on ne voit pas sans jalousie un nouveau venu, à peine arrivé, vous devancer et prendre votre rang. C'est gênant, et, ma foi, quelque impassibilité académique dont on soit doué, cela vous taquine. Voilà pourquoi on a tant hurlé après Paul Bonnetain, l'auteur de ce roman naturaliste qui fait un boucan formidable un peu partout en ce moment.

Il y a une autre raison, d'ailleurs. Si j'étais une femme, je dirai à bien des hommes : Vous excommuniez l'auteur parce que vous reconnaissez votre figure dans les traits de son héros. — *Inde iræ.*

Vous souvient-il du bruit formidable que fit, à son apparition, le premier roman d'Adolphe Belot : *Mademoiselle Giraud ma femme*. — Que d'ongles roses griffèrent en rêve l'écrivain qui dévoilait ainsi toutes ces turpitudes

innommées d'alcôve, et que de bras ronds lui firent un carcan pour le pendre en effigie.

Le grand vice humain, ce n'est ni celui de Charlot, ni celui qu'on a importé de Lesbos, c'est la dissimulation et le mensonge. C'est celui-là qui veut cacher tous les autres, et celui qui vous répond par un sourire doux et clair, quand ce serait la rougeur pourpre et honteuse des passions avilissantes qui devrait vous colorer la face. L'humanité est ainsi faite. Le vice vous répond par le mot vertu quand on lui demande son nom et si on veut lui lever le masque il vous mord à belles dents et vous crache à la joue. L'impudeur a cessé d'être impudique et franche, comme aux temps de Phryné et de Messaline. En passant par le moyen-âge elle est devenue cagote et menteuse, et vous jure, avec des airs vertueux, que toutes les glaces sont fausses et vous trompent.

Quoiqu'en disent les envieux et les vicieux, le livre de Paul Bonnetain n'en aura pas moins de succès..... peut-être sera-ce le contraire. C'est d'ailleurs un des livres qui nous manquaient. Ni Zola, ni Belot, ni personne n'avait mis à nu cette fangeuse monstruosité et ce n'était pas trop d'un volume pour nous l'étaler dans toute sa rabaisante laideur. C'est peut-être une bonne œuvre. Les oiseaux de nuit abhorrent le soleil ; cette lumière jetée sur cette boue fera peut-être rentrer des reptiles.

D'autres étudieront le livre de Paul Bonnetain dans tous ses arcanes et en feront l'analyse page par page et pensée par pensée, le disséquant et le pressurant : je me contenterai de dire que je trouve une grande morale dans *Charlot s'amuse*, et qu'il y a un fier talent d'écrivain que les envieux sont obligés de lui reconnaître, tout comme les vicieux sont forcés d'avouer que leur passion vile y est fidèlement peinte.

(Revue Critique et littéraire.)

CHARLOT S'AMUSE, par PAUL BONNETAIN, 11^e édition. — A Bruxelles, chez Henry Kistemaekers, 1883.

Voici bien, assurément, l'un des livres les plus étranges et les plus hardis que je connaisse; malgré un étalage de révoltantes crudités, malgré des complaisances qui retardent le but et risquent de le faire perdre de vue, malgré de partiales et inutiles invectives, ce livre est hautement moral, un honnête homme seul a pu l'écrire. Combien d'écrivains contemporains qui étalent le vice au grand jour, mais évitent de prendre parti et laissent au lecteur le soin de conclure, complices indifférents des curiosités malsaines qu'ils éveillent! Ici, au contraire, la main qui tient la plume tient aussi le fer rouge qui s'imprime sur le vice, et la chair coupable fume sous cette empreinte. Ceux qui veulent être amusés se plairont peu au récit des chutes, des repentirs, des tortures de Charlot; les femmes — et c'est justice — s'en détourneront avec horreur; mais les hommes à qui les misères humaines inspirent une sympathie douloureuse, qui sondent les redoutables mystères de l'hérédité, qui mesurent les profondeurs cachées d'un mal, première flétrissure et dernier stigmate de la virilité, ceux-là remercieront l'auteur de son courage et le féliciteront de son succès: l'indignation, qui révélait Juvénal poète, a révélé M. Paul Bonnetain littérateur de grand talent.

Faut-il raconter ce livre, cruel entre tous, auprès duquel *Jack*, d'Alphonse Daudet, la navrante histoire d'un malheureux qui, du moins, n'est pas un misérable, produit une douce et consolante impression? Dirai-je le martyre de cet enfant que l'alcoolisme et l'hystérie de ses parents ont prédisposé aux précoces souillures, d'où il sort, comme un personnage de Shakespeare, sans sexe, *unsex'd*? Le mal a mis, dès lors, sa griffe sur Charlot: vampire, il sucera son sang et ses moelles, semblable à ces Javanaises succubes dont parle Gautier; et ni les reproches, ni les conseils, ni les terrassantes fatigues du métier militaire, ne pourraient arracher des flancs de la victime cette *tunique de Vénus* qui s'y est incrustée: le remède souverain, la femme, vient trop tard, et est brusquement enlevé au malade à demi guéri. Charlot a eu, dans de fugitifs instants, la folie du

crime, l'exaspération de son organisme lui a fait voir rouge, rêver le monstrueux accouplement de la luxure et du meurtre; il n'a plus désormais, que la monomanie du suicide, il y glisse par une pente fatale, après le désolant aveu d'une suprême impuissance.

On pourrait croire que dans ce livre, d'une si implacable et pénétrante analyse, les préoccupations scientifiques ont nui à la composition littéraire, que le savant a fait tort à l'artiste; à lire, à retrouver souvent des mots techniques, dont la réflexion ou même le secours d'un dictionnaire de médecine font seuls démêler le sens exact, cette crainte, ce reproche sembleraient justifiés; aussi bien pourtant que j'hésite à appeler le livre un roman, je songe sérieusement à regretter que son cachet scientifique le recommande, d'abord aux gens d'étude et de raison. Et puis l'art n'est pas absent, tant s'en faut; il se manifeste surtout dans le tableau habilement gradué des phases par lesquelles, avant de devenir incurable, passe la maladie de Charlot; il y a un réel talent d'observateur, de psychologue à la fois et de physiologiste, dans la description de ces relèvements et de ces rechutes, rechutes qui, se rétrécissant et se resserrant comme les cercles de l'enfer du Dante, enferment comme dans un étouffement le cerveau du misérable, annihilent son intelligence, paralysent sa volonté. Un autre mérite de M. Bonnetain — mérite de forme et de style, celui-là — est le soin délicat et minutieux avec lequel il encadre les scènes si tristes, si écœurantes de son ouvrage; intérieurs d'école et de caserne, paysages boisés des Vosges, rivages ensoleillés de la Méditerranée, aspect grisâtre et turbulent des quartiers ouvriers de Paris, tout cela vit et s'anime sous la plume discrète et savante de l'écrivain. La langue, un peu nerveuse et tourmentée, est chargée parfois des expressions d'un français douteux, banales ou équivoques, mais elle a, le plus souvent, de la précision et de la vigueur, et dénote un imitateur indépendant de Balzac et de Flaubert.

O. G.

12 mars 1883.

UNE VIEILLE RATE, par LUCIEN DESCAVES. 1 vol. in-18, papier de Hollande avec eau-forte : 4 francs.

La vieille rate, c'est la servante-maîtresse d'un petit rentier égoïste et débauché qui, non contente de se carrer seule dans le fromage qu'elle a choisi, ainsi que le rat de La Fontaine, y fait successivement immigrer sa peu intéressante lignée : nièces et cousines, toutes y passent, et le vieux qui, en fin de compte, trouve des compensations du plus haut goût avec toutes ces femelles à mœurs faciles, assiste complaisant et gâteux à ce débordement familial.

C'est en vain que son neveu cherche à endiguer ce torrent qui, parti de la cuisine, arrive au coffre-fort en passant par l'alcôve, la bestialité est plus forte que la raison, et le pitoyable Gêronte expectore son dernier souffle en léguant sa fortune à la vieille rate et à ses ratons.

On nous dit que l'auteur est un jeune, tout jeune homme, qu'il n'a que dix-huit ans et qu'il fait actuellement son volontariat d'un an ; il a déjà produit une nouvelle naturaliste : *Le Calvaire d'Héloïse Pajadou*, également éditée à Bruxelles.

Ce sont là de brillants débuts ; mais n'y a-t-il pas aussi des personnages inutiles et simplement odieux dans ce roman ? Le camelot Barbaron ne pourrait-il pas être sacrifié, et la famille de la bonne n'est-elle pas un peu compliquée, à ce point même que l'on a peine à débrouiller la confuse généalogie de cette prolifique tribu ?

À côté de cela, il y a des pages charmantes, et je citerai notamment le portrait d'Alice Gamard, la nièce du vieux rentier, la jeune femme *caressante et distrayante* du poète ; c'est un délicieux pastel, qui rend admirablement la physionomie de la vraie Parisienne moderne.

Il y a donc certainement chez M. Descaves l'étoffe d'un écrivain de talent, et s'il met quelque peu de côté la note scientifico-réaliste, dont l'école naturaliste abuse dans ses dernières productions, il est certain que nous pourrons, sans restriction, saluer ses œuvres futures.

.....

LES SCRUPULES DU PÈRE DURIEU, par
G. GODDE. 1 vol. in-18 papier de Hollande. Eau-forte, de
JUST : 4 fr.

Dans la petite bibliothèque de M. Kistemaeckers, où ont pris place des œuvres d'un singulier naturalisme, voici que vient de paraître un roman qui n'a la prétention de renouveler aucune littérature, et qui n'est que dramatique. Il n'y a pas à s'en plaindre.

Il a une étrange sobriété, ce roman ; il m'a saisi par sa concision, son horreur de l'inutile, l'effort curieux de l'auteur à rendre, par la brièveté de la phrase, l'intérêt plus poignant. De fait, — tous les procédés, visibles seulement pour les gens du métier, mis à part, — ce diable de petit livre-là est vraiment saisissant.

La rude honnêteté du père Durieu, l'obstination rigide qu'il met à ne pas vouloir pardonner une faute, fait mourir sa fille et jette en prison un brave garçon. Il souffre, parleu ! mais il est impitoyable... Puis quand, les années écoulées, il aperçoit un jour son petit-fils, l'enfant qu'il avait toujours repoussé, un bouleversement s'opère en lui ; et le voici, le vieux dur-à-cuire, qui pleure et qui supplie pour qu'on lui permette d'embrasser ce petit être qui ne le connaît pas. Alors, c'est le père, sorti de sa prison, qui est impitoyable à son tour.

« Le chef de gare soutenait une lutte héroïque contre lui-même. Tout ce qu'il possédait d'obstination, de rancune, d'énergie morale, il l'avait mis en œuvre pour triompher : il s'avouait vaincu.

— N'embrasserai-je pas Louis, moi aussi ? murmura-t-il.

— Non ! dit François.

Et il emporta l'enfant.

Le train arrivait en gare. Durieu ouvrit lui-même la portière de la voiture. Ils montèrent ; il ferma le loquet.

— Quand vous voudrez ! cria le conducteur.

Il sembla au chef de gare qu'une main de fer lui saisissait le cœur et le broyait.

Le départ !... Le signal du départ ! C'était à lui de le donner... Ce monstre grondant guettait son ordre pour traîner après ses roues les lambeaux de son bonheur !

Dans un accès de désespoir sauvage, il sauta sur le marche-pied, et, se cramponnant à la poignée de cuivre :
— François ! cria-t-il, j'ai été trop dur envers vous ! Je le reconnais !... Pardon !... »

La scène est tragique. Ce M. Georges Godde, qui l'a trouvée et rendue à ce point vivante, n'est assurément pas le premier venu. J'imagine qu'on entendra de nouveau parler de lui, quelque jour.

(*Gil Blas.*)

COLLECTION

DE

Réimpressions Galantes

DU XVIII^e SIÈCLE

LE CHEVEU, par S. COIFFIER DE MORET. 1 volume ; Kistemaeckers, éditeur, Bruxelles ; jolies illustrations en couleur. Prix : 10 francs.

Le Cheveu, un petit bijou littéraire de ce charmant dix-huitième siècle, qui a produit tant d'exquises œuvres légères, n'avait pas été réimprimé depuis 1808. M. Kistemaeckers vient de nous le rendre dans son élégante collection. « Conte moral », mettait en sous-titre l'auteur, Simon Coiffier de Moret, officier de dragons. Il ne faudrait pas prendre le sous-titre au pied de la lettre ; en tout cas, la donnée en est ingénieuse au possible.

Puni, pour une indiscrete curiosité, par la belle fée Mé-

lusine, le héros de l'aventure doit se soumettre à cette sentence bizarre :

« Tu aimeras encore, tu aimeras plusieurs fois; mais pour ne rien laisser ignorer à ta curiosité, sitôt que l'objet aimé t'aura donné la dernière preuve de son amour, tu deviendras l'un de ses cheveux. De toutes tes facultés, tu conserveras celle de voir et d'entendre. Ainsi, aucune des actions de ta belle ne pourra t'échapper, et ta métamorphose ne pourra cesser que lorsqu'un amant favorisé coupera lui-même le cheveu qui te servira de prison — ce qui te fera souvent désirer le bonheur de ton successeur! »

C'est ainsi que l'infortuné en arrive, après bien des avatars successifs, à n'avoir plus qu'une confiance singulièrement relative dans la femme — pour avoir été, malgré lui, le témoin de toutes ses contradictions. Combien d'amants perdraient aussi leurs illusions, s'ils pouvaient suivre partout la chère aimée!

De ravissants dessins d'Amédée Lynen ornent coquettement ce joli volume.

(Gil Blas.)

.....

MADemoiselle JAVOTTE, *ouvrage moral écrit par elle-même et publié par une de ses amies...* le tout illustré de 64 dessins singuliers par Amédée Lynen. 1 vol., papier teinté vergé. Prix : 10 francs.

Ouvrage moral! C'est la mention qui suit le titre de *Mademoiselle Javotte*, une des meilleures et des plus élégantes réimpressions de M. Kistemaekers, le très artiste éditeur bruxellois.

Ouvrage moral! Hum! Ne vous fiez pas trop à la moralité de ces jolis contes du dix-huitième siècle, qui sont la joie des lettrés et des curieux. Mais ces histoires sont si galamment troussées! Tout cela est si coquet et rappelle si bien l'adorable époque où ces récits musqués, piqués de

mouche et fardés de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de pastel!

Voyez la courte préface de *Mademoiselle Javotte*, seulement :

« Encore une brochure ! s'écrient déjà nos petits-maîtres caustiques. On n'y peut pas tenir. C'est à périr. Doucement, messieurs, s'il vous plaît ! C'en est une à la vérité, mais brochure où, pour flatter votre goût frivole, on n'y a peint vos sottises qu'avec des couleurs gayes, brochure où, pour ménager votre faible jugement, on ne s'y est permis d'autres moralités que celles des faits. Enfin, c'est un ouvrage écrit par une jolie femme, et publié par une autre... Pourrez-vous lui refuser votre suffrage ? Je m'interromps pour laisser Javotte racheter votre ancienne amitié par l'histoire agréable de sa vie, et je reprendrai la plume pour lui mériter votre estime par le récit édifiant de sa fin. »

La « jolie femme » qui contait sa vie, c'était Paul Barret, une sorte de philosophe mondain qui pourrait bien avoir eu, en somme, à travers les badinages de son libre récit, la préoccupation de faire une étude réelle et sérieuse des mœurs galantes de son temps.

(*Gil Blas.*)

.....

On lit dans *Le Livre* (directeur M. Octave Uzanne) :

Henry Kistemaeckers, éditeur de Bruxelles, vient de publier les **TREIZE SONNETS DU DOIGT DEDANS**, par M. de la Bragueta. Le titre indique suffisamment le côté pittoresque de cet ouvrage de trente pages.

Nous ne le signalerions pas si aisément si ce n'était une *curiosité* bibliographique, tirée admirablement en cinq couleurs par un typographe anonyme que nous ne pouvons que féliciter sans le nommer. Nous croyons savoir que ces treize sonnets mal sonnans pour les oreilles chastes sont

l'œuvre de M. Théodore Hannon (???), l'agréable poète des *Rimes de joie*, parues l'an dernier.

**LE MIRLITON PRIAPIQUE, 69 QUATRAINS
CONTRE LE SPLEEN**, par Frère Culpidon (auteur des *Treize Sonnets*). 1 vol. in-12, papier teinté, pages encadrées, et 1 culispice folâtre. Prix 5 francs.

**THÉMIDORE ou MON HISTOIRE ET CELLE
DE MA MAITRESSE**, par Godard d'Aucourt. Nouvelle édition (sur l'imprimé de Londres, 1783 cazin). 1 vol. in-12, papier teinté. Charmantes illustrations de Amédée Lynen. Prix : 6 francs.

Nous ne connaissons guère que deux romans du XVIII^e siècle: *Gil-Blas* et *Manon Lescaut*. Tous deux sont baptisés chefs-d'œuvre, bien que le second soit, à mon avis, incomparablement supérieur au premier, en ce sens qu'il nous renseigne sur les mœurs, les coutumes, la morale (?) et les manières d'aimer de cette époque charmante et libertine. C'est le roman naturaliste du temps. *Gil-Blas*, au contraire, n'est point documentaire malgré sa grande valeur. On y sent partout les conventions de

l'écrivain ; l'aventure, d'ailleurs, se passe au-delà des monts, et on n'y voit pas percer beaucoup de l'humanité d'alors. Les admirables contes de Voltaire ne nous en apprennent point davantage. Les polissonneries peu littéraires de Crébillon fils et autres ne nous troublent même pas l'esprit, et c'était surtout par la tradition, par les mémoires et l'histoire que nous pouvions nous figurer cette société, exquise et corrompue, raffinée, débauchée, artiste jusqu'aux ongles, gracieuse et spirituelle avant tout, pour qui le plaisir était la seule loi et l'amour la seule religion.

Or, voici qu'un petit roman d'alors, peu connu, bien que souvent réimprimé, nous apporte, grâce à la réédition que vient d'en faire l'éditeur Kistemaeckers, des renseignements inestimablement précieux. Cela s'appelle *Thémidore*, et porte en sous-titre : « Mon Histoire et celle de ma Maîtresse ».

Oh ! c'est polisson à l'excès, immoral à outrance, pimenté de détails scabreux, mais si jolis, si jolis ! Un vrai miroir enfin de la débauche spirituelle, élégante, bien née et bien portée, de cette fin de siècle amoureuse. Nos prêcheurs doctrinaires, ces empêcheurs de danser en rond, farcis d'idées graves et de préceptes pudibonds, rougiraient jusqu'aux cheveux s'ils entr'ouvraient

seulement ce petit volume délicieux qui est un pur... non, un impur chef-d'œuvre.

Oui, un chef-d'œuvre ! Et ils sont rares, les chefs-d'œuvre. Et tout séduit dans cette merveille de grâce décolletée ; et l'esprit y coule avec une abondance prodigieuse. C'est de ce bon esprit français qui sonne clair, de cet esprit naturel, sautillant, pivotant, impertinent, léger, sceptique et brave, et il jaillit, cet esprit, dans un style exquis et simple, d'allure crâne et coquette, souple et finement méchante. Voilà de bonne prose de notre vieux pays, de la prose bien transparente qu'on boit comme nos vins, qui scintille comme eux, et monte aux têtes, et rend joyeux. C'est un bonheur de lire cela, un bonheur savoureux, une volupté presque sensuelle de l'intelligence.

L'auteur, qui cachait son nom, était un fermier général, Godard d'Aucourt. Vraiment, on eût aimé souper en sa compagnie.

Et le sujet ? dira-t-on. Presque rien : l'histoire d'un jeune élégant dont le père fait enfermer la maîtresse, Rosette, et qui parvient à la délivrer. Et qu'il eut raison, l'heureux coquin !

Ce livre donne étrangement la sensation de ce temps déjà lointain, et des gens d'alors, et de leurs habitudes ; c'est toute une résurrection.

M. Kistemaeckers a vraiment la main heureuse dans ses réimpressions.

GUY DE MAUPASSANT.

(Extrait du *Gaulois*.)

.....

Pour paraître vers le mois d'octobre :

CORRESPONDANCE DE MADAME GOURDAN (dite LA COMTESSE), suivie de la description de sa maison et de diverses curiosités qui s'y trouvent (sur l'édition de Londres 1874) avec une *préface* par OCTAVE UZANNE et un frontispice par DANIEL MORDANT.

Il ne sera mis dans le commerce que 333 exemplaires, qui seront probablement souscrits avant l'apparition du livre. Nous engageons donc nos clients à souscrire de suite. Prix de la souscription : **20 francs**.

Le très curieux ouvrage intitulé : *Les Sérails de Paris* (Paris, Hocquart, an X, 1802, 3 volumes in-12 avec portraits), donne une biographie de M^{me} Gourdan, que nous résumons comme suit :

Alexandrine-Ernestine Gourdan, surnommée la petite comtesse, naquit à Béziers et débuta dans cette ville par être marchande de modes. Sa figure, sans être jolie, était piquante ; sa taille était svelte et toute sa personne respirait un air de volupté.

Mariée, elle se fit enlever par un jeune officier, qui l'emmena à Paris. Il la quitta et fut remplacé par le comte de ***, officier aux Gardes, qui lui fit d'abord 6,000 livres de rente et lui donna pour 40,000 livres de diamants. Elle vécut 10 ans avec lui, et en eut une fille qu'elle fit élever avec soin en province et qu'elle maria à un chevalier de Saint-Louis. Son amant étant mort, elle se compromit,

eut quelques démêlés avec la police, et fut mise à l'*Hôpital* (prison de débauche). Elle y fit la connaissance de Justine Paris, autre femme célèbre par sa beauté, son esprit et son libertinage. Toutes deux formèrent alors le projet d'un établissement de prostitution modéle.

Après avoir recouvré leur liberté, elles louèrent un hôtel, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, qui fut distribué d'une manière propre à l'usage auquel elles le destinaient. Justine étant morte quelques années après, la Gourdan resta maîtresse de cet établissement, qu'elle accrut en commodités, en plaisirs et en renom. Elle jouissait de la confiance des libertins de tous les rangs; elle savait s'insinuer chez les femmes comme il faut, gagner leur confiance et presque toujours les rendre dociles à ses propositions. Ses talents d'entremetteuse lui avaient procuré la connaissance et la protection des personnes les plus distinguées de la Cour et de la ville, d'évêques et même de princes du sang. Elle en usa souvent.

La Gourdan se retira vers 1788, dans une très belle terre acquise par elle, et y vécut en dame de paroisse ! — Elle mourut d'une décomposition du sang. Des commentaires seraient superflus.

Série de Monocoquelogues

DITS

par COQUELIN Cadet

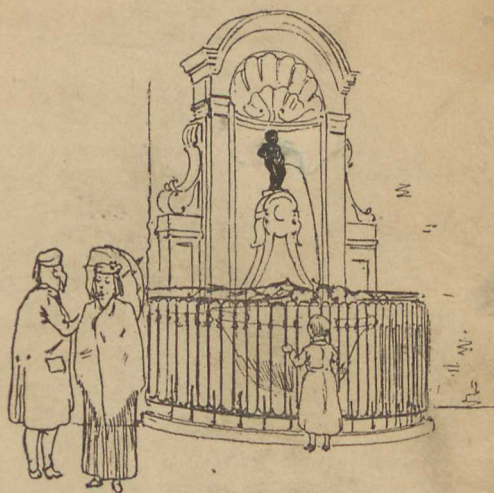
Chacun de ces Monologues contient un portrait du sympathique Sociétaire de la Comédie française représenté dans le costume de la pièce, et gravé en taille douce par A. Descaves. Nous appelons l'attention de ceux de nos clients, collectionneur, sur cette particularité, car aucun de ces monocoquelogues ne sera réimprimé.

Le prix de chaque monologue est de fr. 1. — (Le tirage se fait sur papier de Hollande.)

En vente, les 3 premiers :

LE PRÊTRE , avec Coquelin Cadet en <i>Écclésiastique</i> ;	
L'OBÉLIXE ,	» en <i>Titi</i> parisien ;
LA FAMILLE ,	» en <i>Mylord</i> .





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.